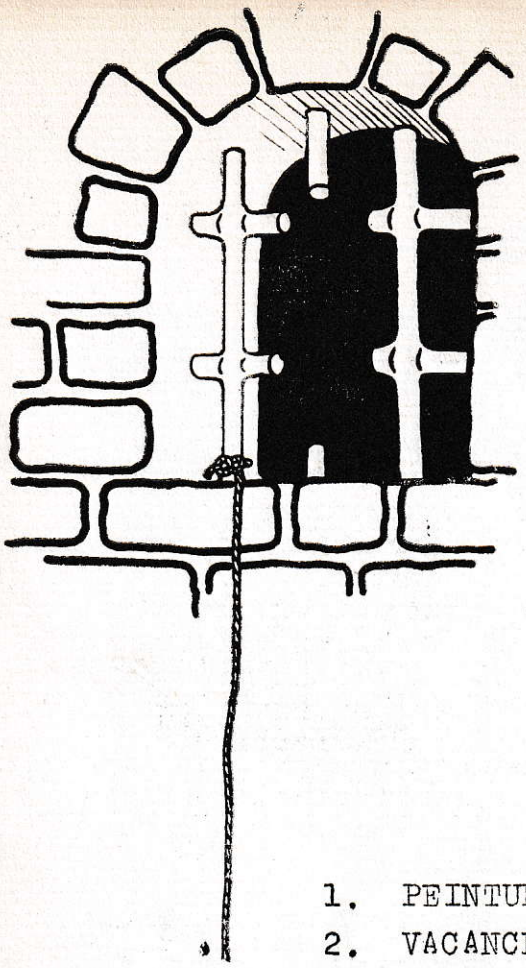


LA FENÊTRE OUVERTE

ORGANE DU CERCLE D'ART ET D'ÉTUDE
DU PERSONNEL DE LA CAISSE GÉNÉRALE D'ÉPARGNE
ET DE RETRAITE

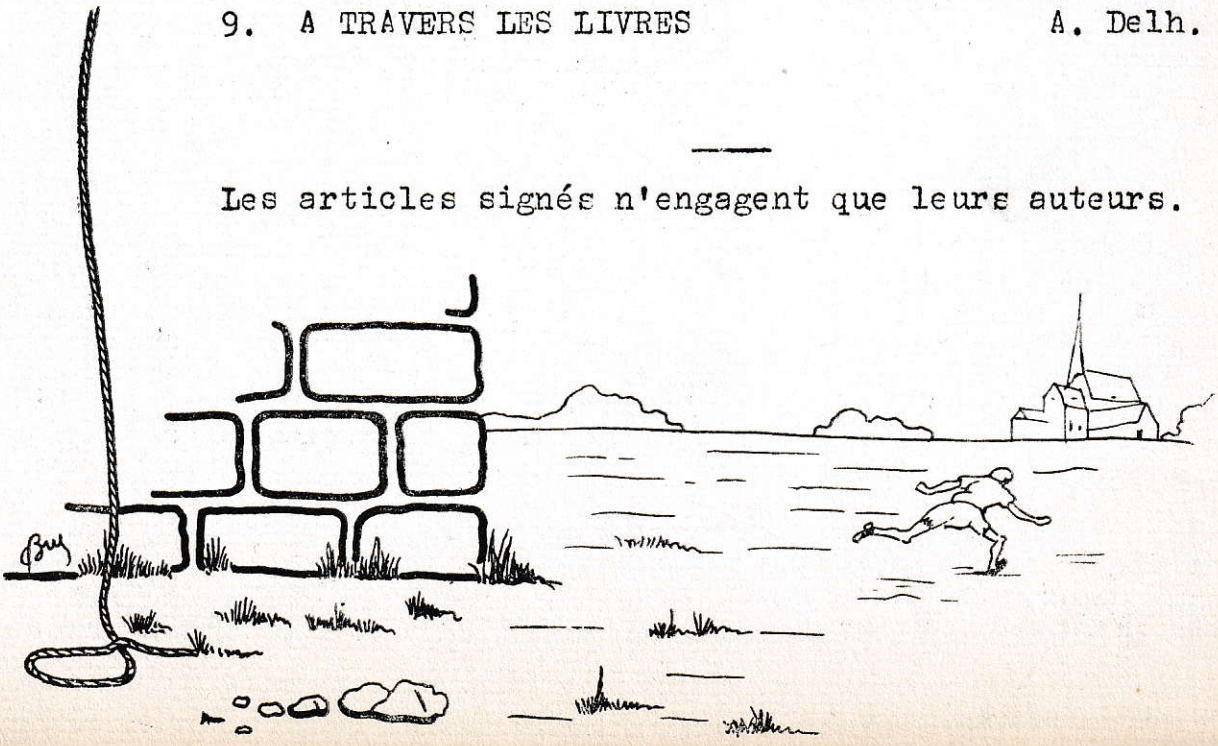
SOMMAIRE

1.	PEINTURE : De l'Interprétation par	J.V.R.
2.	VACANCES : Les Fagnes	Un Fagnard
3.	RADIO ET MUSIQUE	G. Delande
4.	LA PHOTOGRAPHIE AU SERVICE DE L'ART	A.C.
5.	LETTRES : Alexis Tolstoï	A. Delh.
6.	PEDAGOGIE : La Colère	E.B.
7.	SCIENCE	Decerf
8.	ETUDES : La Division du Travail et la Conscience Professionnelle des Travailleurs	L.N.
9.	A TRAVERS LES LIVRES	A. Delh.

N° 2

MAI 1946

Les articles signés n'engagent que leurs auteurs.



PEINTURE.

DE L'INTERPRETATION.

L'Europe veut se survivre. Elle cherche dans la gloire de son passé les raisons de continuer une mission qu'elle n'estime pas terminée. D'actifs échanges internationaux ont permis l'organisation de concerts, de conférences, de spectacles, d'expositions. Une de ces dernières manifestations nous a donné l'occasion d'admirer une bonne centaine de peintures hollandaises, de la grande époque. Cette exposition a connu un énorme succès. J'hésite à dire : un succès encourageant.

Je pense, en effet, que n'importe quel ensemble de valeurs classées, dont la renommée atteint le grand public, aurait été accueilli avec le même enthousiasme indifférent. Et je persiste à croire que la plupart de ceux qui se sont, en toute quiétude, extasiés devant le Syndic des Drapiers, n'y ont pas compris davantage que s'ils s'étaient trouvés face au plus énigmatique Picasso. Leur admiration était sincère (vis-à-vis d'eux-mêmes), mais elle n'était motivée que par la certitude de se trouver devant un chef-d'oeuvre.

Le public qui peuple les salles de concerts, de spectacles ou d'expositions, est fait, pour une grosse part, de gens à qui tout effort intellectuel est étranger, que l'idée de cet effort n'effleure même pas. Combien recherchent les raisons personnelles qu'ils ont d'aimer une oeuvre d'art, combien ont le courage de "défaire" un tableau, et de le "refaire" ensuite ? Cette carence est sensible plus encore pour les arts plastiques que pour les autres. Permettez-moi un exemple : il y a quelques jours, j'ai eu l'occasion d'entendre un enregistrement de la 4ème symphonie de Brahms, l'orchestre étant dirigé par Sabatta. Je connais assez bien cette oeuvre, et pourtant, expérience maintes fois recommencée, certains traits m'apparurent nouveaux : tel rythme, plus appuyé, modifiait radicalement le caractère d'un passage. Or, pour percevoir ces nuances, il suffit, ajoutée à une certaine mémoire de l'oeuvre, d'une bonne attention. L'interprétation est faite par l'exécutant.

Devant un tableau, le spectateur est en même temps l'interprète. Il doit dégager les intentions de l'artiste au moyen des éléments qui figurent sur la toile. Il peut aussi y découvrir des choses que le peintre n'y a mises qu'à son insu et qui sont, en quelque sorte, commandées par les raisons que l'artiste avait de réaliser son tableau et par les formes qu'il a données à ces raisons. De toutes les valeurs possibles, c'est à l'interprétation à en faire une réalité. Ainsi s'achève le cycle de l'oeuvre d'art.

Ce travail s'effectue en deux temps. Il s'agit, tout d'abord, de déceler les possibilités. C'est donc une analyse qui constitue cette phase de réception; elle décide du genre de l'oeuvre, de son niveau, de son ambition. Et c'est de cette

décision que dépend ce que j'appellerai son éclairage, c'est-à-dire la façon de regarder un détail, une harmonie de tons, de dégager une atmosphère. C'est la phase de restitution. Il est bien certain que le tempérament et l'éducation de l'interprète peuvent amener à des résultats différents, mais rien n'empêche des interprétations divergentes d'être également vraies.

Ainsi, un jugement sur la Lettre, de Vermeer, peut appuyer surtout sur la construction de l'oeuvre, sur la perfection de la perspective ; ou bien dégager l'habileté de l'éclairage qui met en relief les personnages situés à l'arrière-plan; ou encore insister sur les jeux de couleur qui font peut-être du carrelage le sujet principal.

Tenons-nous au même peintre, et examinons sa Jeune Fille. L'analyse nous indique un dessin impeccable, dont est exclue toute précision crispante dans le détail, des tons parfaitement accordés et, de plus, se dégageant irrésistiblement de l'ensemble, une impression de douceur, de poésie, qui est le résultat total de l'oeuvre, et qui oblige à en refondre ensemble tous les éléments. La jeune fille est coiffée d'une sorte de turban bleu, du bleu Vermeer. Ce ton n'est évidemment pas identique dans tous les tableaux du même maître, mais au-delà ou en-deça d'une certaine amplitude d'oscillation, ce n'est plus qu'un bleu ordinaire, à la poursuite du miracle. Toutefois, ce miracle nécessite une autre condition : l'accord du bleu avec un autre ton. Dans le tableau qui nous occupe, l'accord se réalise, le miracle a lieu et un chef d'oeuvre est né de cet équilibre et en partant du sujet le plus simple : une jeune fille vêtue de jaune et coiffée de bleu.

D'autres explications sont valables, au départ de l'expression du regard ou de la conjonction des lignes du dessin. Mais je n'ai voulu donner qu'un exemple sommaire de l'effort auquel il faut s'astreindre si l'on veut retirer quelque profit d'une exposition. Il est absolument nécessaire de se pénétrer de cette idée, que le rôle du public est actif et qu'une satisfaction artistique doit se mériter.

V.R.

VACANCES: LES FAGNES.

Le Président cherche des victimes ; il est en quête de collaborateurs. La revue doit vivre. Soit.

Mais il pose des conditions : point de sujets trop arides, purement techniques ou administratifs, ni non plus de banalités. Alors ?

Peut-être serait-ce rendre service à quelques camarades en "ouvrant la fenêtre" sur un coin de mon pays que j'aime particulièrement et où, je crois, il est encore possible de passer quelques jours de congé sans crainte d'être purement et simplement rançonné, comme c'est malheureusement devenu une habitude

en ces derniers temps.

Car à côté de tant de problèmes épineux qui compliquent actuellement l'existence, se pose également le problème des vacances ; alors que cette période de l'année devrait donner à chacun la possibilité d'un changement de vie temporaire, les premiers renseignements relatifs aux prix pratiqués dans les lieux habituels de villégiature, que ce soit à la mer ou à la campagne, nous font sursauter d'indignation... et souvent tirer la conclusion qu'il faudra bien, cette année encore, passer ses quelques jours de liberté à flâner aux environs de la maison.

Voilà pourquoi je me propose de vous entretenir quelques instants des Hautes Fagnes.

Coin perdu à l'extrémité est du pays, grande tache verte sur la carte, vide de noms de lieux connus, faisant parfois songer à la tache blanche qui apparaissait au centre de la carte d'Afrique dans les atlas de nos grand'parents. Car si l'Ardenne est fréquentée, la Campine aussi, le Haut Plateau de la Baraque Michel l'est peu ou prou. Et, de fait, il est peu connu, sauf des paysans & forestiers de l'endroit ou des amateurs, marcheurs endurcis qui l'ont parcouru dans tous les sens et par tous les temps.

Ce n'est pas, en effet, connaître les Hautes Fagnes que de les avoirs traversées au hasard d'une excursion à vélo ou en voiture, avec halte traditionnelle aux observatoires de la Baraque ou de Botrange. Il faut pénétrer au coeur de la lande immense, une des dernières parcelles de notre sol que le progrès n'a pas encore marquée de son empreinte.

Sommet de l'arête hercynienne qui traverse la Haute Belgique, le massif de la Baraque Michel constitue, pour les géologues, un îlot glaciaire ayant non seulement son climat propre continental à très grands écarts de température et abondantes précipitations atmosphériques, mais encore sa flore et, dans une certaine mesure, sa faune particulières.

Il offre aux botanistes, *une ample collection de plantes* arctiques ou alpines telles que la trientale d'Europe, frêle étoile blanche à sept pointes, la myrtille de chien aux grosses baies d'un bleu velouté, l'arnica des montagnes d'un jaune chaud, fleurs que visite en été le "colias palaeno" papillon dont on ne retrouve d'autre habitat que dans les Alpes, le Jura ou en Scandinavie.

Et je m'en voudrais de ne pas citer en passant la drosera, plante carnivore aux... moeurs quelque peu sauvages.

Mais il n'y a pas que les plantes, les insectes ou les oiseaux qui rendent la Fagne digne d'intérêt ; il y a surtout son aspect toujours changeant et l'atmosphère qui s'en dégage.

Lorsque, assez tardivement, sous un ciel tourmenté, elle se dégage de l'épaisse couche de neige qui l'a recouverte

pendant les longs jours d'hiver , rousse d'abord, elle devient verte avec, de-çi, de-là, dans le lointain, les taches sombres des plantations d'épicéas ; puis c'est la saison des linaigrettes dont les houppes, d'un blanc soyeux forment, sous la caresse du vent, des vagues d'écume légère courant jusqu'à l'infini ; l'été dore ensuite les graminées innombrables et, si ce n'était le bruissement régulier et monotone d'un monde d'insectes affairés sous un soleil de feu, on se sentirait écrasé par le silence.

..... Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.
Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine ;
La Terre est assoupie en sa robe de feu.

Rien mieux que ces vers de Leconte de Lisle, ne pourraient rendre l'impression qui se dégage alors du paysage.

L'automne approche et l'or se change en pourpre par la floraison des bruyères que hanteront les myriades d'abeilles dorées venues de Dieu sait où. Les édicules de briquettes de tourbe, érigées par les paysans pendant les journées chaudes, groupés en rond, font croire, de loin, à quelque rassemblement de vieilles femmes jacassantes se confiant les derniers cancans du village.

Le temps de bruyères passé, la Fagne redevient rousse; elle attend l'hiver sous un ciel bas que traversent des nuages gris, si lourds qu'ils semblent parfois traîner sur le sol. Et le cycle s'achève.

Une telle nature, encore vierge, un tel paysage aux horizons immenses, ne sont-ils pas faits pour attirer ceux que la vie trépidante et la foule des villes ont fatigués pendant de long mois, ceux auxquels une forêt trop bien soignée une campagne trop bien cultivée n'offrent qu'une satisfation partielle.

Hautes Fagnes ! Que de coins pittoresques! Que de sites sauvages! Point n'est besoin de mentionner la vallée de la Hoëgne, mais celles moins connues et moins accessibles de la Warche, de la Helle, du Baychon, de la Sawe, de la Statte, torrents au cours capricieux et tumultueux.

Enfin, pour qui s'intéresse au folklore, les multiples croix des Fagnes dressées aux siècles passés, par des mains pieuses en mémoire de voyageurs égarés et morts dans l'isolement, le Boultay, le vieux burg de Reinhardstein, autant d'endroits illustrés par les contes et légendes si savoureux d'Albert Bonjean, de Marcellin Lagarde, fidèles conservateurs de la tradition locale.

Mais le tableau serait incomplet, s'il n'était signalé l'existence d'une chaussée romaine "la Via Monsuerisca" qui, traversant le haut plateau du sud au nord, reliait Trèves à Maestricht ; chaussée dont il est fait mention dans un document

de 670, relatif aux monastères de Stavelot et de Malmédy, fondés quelques années auparavant par Saint Remacle.

On peut en suivre le parcours pendant de longs kilomètres et des fouilles assez récentes de l'Abbé Bastin, près de la fontaine Périgny, la mirent à jour, sous une couche de tourbe ; les assises en chêne étaient encore dans un parfait état de conservation.

J'ai peut-être été long, et cependant le sujet est loin d'être épuisé.

Ai -je été ennuyeux ? Si oui, excusez-moi.

J'espère cependant qu'en entr'ouvrant la fenêtre sur le plateau de la Baraque Michel, quelques camarades auront été saisis par son air vif, son âpre et diverse beauté et puissent-ils ne pas hésiter à faire éventuellement quelques étapes à pied pour en pénétrer le coeur.

Jalhay, Solvaster, Hockay, Xhoffrais, Robertville, coquets villages en bordure du haut plateau constituent d'excellents points de départ.

Un Fagnard.

RADIO ET MUSIQUE

N'allez pas croire que pour écrire ces quelques lignes j'ai dû prendre une inscription à la Bibliothèque Royale et que j'ai extrait la quintessence de nombreux bouquins pour vous présenter un travail d'érudition. Non. Les considérations qui vont suivre résultent d'observations que le commun des mortels aurait pu faire sans connaître la différence entre une clé de fa et une clé de sol, ni avoir entendu le nom de Mozart.

Par hasard, je me suis posé une question. Je me suis efforcé d'y répondre. En voici le résultat :

Il est indéniable que la radio a une grande influence dans le domaine musical, mais a-t-elle élevé le niveau artistique des foules ? En d'autres termes, a-t-elle fait en sorte que celles-ci éprouvent actuellement plus de plaisir à l'audition des oeuvres de grands maîtres qu'à l'époque où les ondes ne les répandaient pas aux quatre coins du monde ?

Avant l'apparition des appareils de T.S.F., ces oeuvres étaient généralement axécutées pour le grand public dans les salles de concert assez rares par des orchestres renommés. Au pis aller, on n'avait l'occasion de goûter du Mozart, Beethoven et autres compositeurs classiques qu'au cours de cérémonies scolaires où les exécutions valaient..... ce qu'elles valaient. Parfois, l'amour de la musique réunissait quelques amis intimes en des soirées musicales au sein de familles assez huppées. Mais il fallait une bourse bien garnie pour pouvoir offrir un

tel luxe. A vrai dire, les génies musicaux n'étaient pas révélés aux foules.

Parmi celles-ci, les classes moyennes avaient une prédilection aseez marquée pour les cafés-concert où parfois la musique prenait un caractère sérieux et se donnait des allures de grande dame. Mais toujours elle devait rester à la portée d'un auditeur moyen. Je ne me figure pas l'audition d'un concerto de Beethoven ou de Mozart dans de telles salles. Le public y aurait peut-être eu l'impression qu'il était frustré et je crois qu'en fait, les accents purs et élevés de ces maîtres y auraient été déplacés.

Le simple du simple, l'homme du peuple limitait généralement son bagage musical aux mélodies entendues dans les rues ou au cours de bals populaires.

En résumé, les grands classiques n'ont jamais composé que pour un public très restreint. En général, le commun des mortels se souciait aussi peu de l'audition d'une symphonie, d'un concerto ou d'une sonate que de la lecture d'un poème de Chénier ou de Ronsard. Bien plus, n'en ayant jamais entendu la moindre parcelle, il ne s'en faisait aucune idée. Pour lui, il s'agissait là d'un luxe appartenant exclusivement à une classe sociale qui devait lui rester obstinément fermée.

Peut-être des compositeurs tels que Strauss et Lehar obtenaient-ils quelque succès car leurs oeuvres s'apparentaient beaucoup aux chansons faciles à saisir et à fredonner.

Quant aux musiciens amateurs, ils n'étaient pas légion. Quelques enfants apprenaient la musique car le piano donnait au mobilier d'un ménage le cachet de l'aisance. Mais leurs études ne dépassaient habituellement pas le stade de "La Prière d'une Vierge". Les mélomanes adultes, eux, formaient l'effectif de fanfares dont les répétitions servaient de prétextes au rinçage de gorges desséchées.

Mais une des nombreuses inventions de notre siècle allait révolutionner le monde musical. L'électricité devait étendre son influence au domaine des ondes sonores et permettre à chacun d'entendre chez soi tous les genres de musique qu'il plaisait aux postes d'émission de faire entendre. Les débuts peu concluents comme ceux de toute invention, les sons nasillards entrecoupés de pannes fréquentes, parsemés d'une foule de craquements et parasites les plus divers, les mélodies subissant les déformations les plus bizarres firent bientôt place à des reproductions très fidèles et de plus, se produisit un fait de grande importance pour l'homme du peuple: le prix des appareils était arrivé à la portée des bourses modestes. De ce fait, la radio avait droit de cité dans la quasi-totalité des ménages et tous les genres de musique pénétraient dans les foyers ouvriers.

A partir de ce jour, Beethoven n'est plus réservé aux salles de concert. Il peut faire les délices d'un travailleur

comme d'un aristocrate . Mais, réellement, peut-on dire qu'un ouvrier, en général, est charmé par les oeuvres des grands génies de la musique ?

On pourrait croire qu'à côté d'une fonction récréative, la T.S.F. devait remplir un rôle éducatif et qu'en faisant entendre de nombreuses oeuvres de tout style, elle aurait donné au primaire le goût de la belle musique. Mais je crois que là, elle a obtenu des résultats peu importants car qu'entendons-nous à propos des programmes radiophoniques où la musique sérieuse est assez avantagée ? Tout simplement ceci : "Ce qu'ils peuvent être barbants! ".

A part quelques exceptions, ceux qui aimaient la musique des cafés-concert lui ont gardé leur préférence et si le poste international en émet une autre, ils ne manquent pas ou d'arrêter la réception ou de "tourner le bouton" et de reprendre un programme "plus léger".

Quels sont les émetteurs les plus populaires ? Assurément pas l'I.N.R. et sa musique que l'homme de la rue qualifie d' "endormante", mais tout le succès est réservé aux programmes entraînants de Hilversum. Durant la guerre, quel engouement pour les émissions anglaises intitulées "Music while you work!" Et qu'y entendait-on ? Des airs à la mode, les dernières "scies" de la musique exclusivement récréatrive et tel était d'ailleurs le but de ces émissions. Mais à côté d'elles, l'auditeur moyen écoute-t-il les transmissions de musique sérieuse ? Peu ou prou.

Je pense donc, qu'au point de vue purement artistique, la T.S.F. a eu peu d'influence, et si les concerts classiques connaissent aujourd'hui plus de vogue que naguère, je crois qu'il s'agit plutôt des effets d'une démocratisation des études. La jeunesse fréquente les écoles, beaucoup plus longtemps qu'il y a un quart de siècle. Les athénées ne parviennent pas à suffire et les universités voient leurs locaux bondés d'étudiants. Le niveau intellectuel de la jeunesse a haussé et, par voie de conséquence, son goût artistique s'est affiné.

Il est naturellement entendu que je dénie une haute valeur artistique à la musique de jazz. Je la considère plutôt comme un "ersatz" et elle a pour moi autant de valeur qu'un parfum poivré comparé à une suave essence de fleurs, qu'un bon "bock" par rapport à un verre de vin capiteux. Du point de vue musique syncopée, la radio a eu une grande influence. Un Duke Ellington, un Fats Waller sont aujourd'hui mieux connus qu'un Héger, qu'un Ravel etc.. Elle a répandu avec succès tous les airs à la mode, a rempli merveilleusement son rôle récréatif et je pense d'ailleurs, qu'elle ne doit se réduire qu'à celui-ci. Isolée, elle ne pourra jamais élever le goût artistique des auditeurs, mais elle pourra toujours se révéler d'une grande utilité au cas où, grâce à des causes extérieurs celui-ci venait à s'élever.

Ami lecteur, tout ce qui précède n'est que badinage et

n'est peut-être pas conforme à votre opinion. Si vous jugez que je me trompe lourdement et que vos idées sont mieux fondées, n'hésitez pas, infligez-moi un démenti catégorique.

G. Delande.

LA PHOTOGRAPHIE, ART AU SERVICE DE L'ART.

Pour beaucoup, la photographie est le triomphe des moyens mécaniques, la reproduction du monde visible, mis à la disposition de chacun, et rien de plus.

Et pourtant, combien d'artistes n'avons-nous pas connus qui ont réussi à plier les procédés de la caméra à l'extériorisation de leurs sentiments, de leur nature ; à faire oeuvre personnelle en créant une manière de voir, de comprendre et en la faisant partager.

Mais là n'est pas le seul apport de la plaque sensible au monde civilisé.

Elle est devenue, de par la précision de ses reproductions, de par la facilité de sa multiplication, un des plus puissants agents de diffusion des oeuvres d'art.

C'est par elle que les habitants du globe ont pu être mis en présence des plus purs chefs-d'oeuvre de l'humanité. C'est grâce à elle que, peinture et sculpture sont mises sous des yeux qui, autrement, ne les auraient jamais contemplées. Le public n'allant pas ou peu à l'oeuvre d'art, elle a permis à l'oeuvre d'aller au public. Et l'on peut se demander, devant l'étendue et la richesse du capital artistique comment, sans elle, la prise de connaissance et l'étude de tant de documents accumulés eussent été possibles.

De plus, et cela malgré les imperfections de sa traduction, elle permet de replacer l'oeuvre d'art dans sa véritable ambiance en la captant dans la lumière où elle fut créée ou sous l'angle pour lequel elle a été conçue.

Car, imaginez-vous ce que devient un tableau exécuté pour être vu de loin en contre-plongée à la lueur tremblottante des cierges d'une église, que vous examinez de près et de plain-pied, une lumière vive venant de haut ?

N'aurait-il pas été préférable pour la civilisation que le Parthénon d'Athènes fût laissé intact, de façon que chacun pût encore l'admirer dans l'atmosphère pour laquelle il a été édifié ? Des reproductions faites à différents moments du jour dans différentes conditions météorologiques de façon à mieux faire sentir l'incomparable maîtrise des sculpteurs antiques auraient garni tous les musées, toutes les académies et toutes les écoles du monde.

Parfois encore l'image photographique donne à l'oeuvre d'art la somme d'immortalité possible ici-bas. Du jour où la

fresque de Léonard de Vinci a été photographiée à Sainte Marie-des-Grâces, l'action destructrice du temps a été arrêtée dans une certaine mesure.

Les musées d'art ont très bie compris l'aide que pouvait leur fournir cette rétine qui garde à jamais l'impression reçue, en faisant enregistrer tout le capital artistique de la Belgique, afin de le préserver d'une éventuelle destruction.

En effet, combien de réalisations passées sont à jamais disparues. Actuellement, il est possible d'obvier à cet inconvénient. Dorénavant, plus aucune création importante ne sera perdue pour l'avenir. L'humanité pourra complètement jouir de ses trésors artistiques, les analyser, en tirer les enseignements qu'ils comportent.

L'imprimerie a sauvé, multiplié, diffusé, mis à la portée de toutes les spéculations de la pensée, la photographie fera de même pour ses réalisations.

A.C.

LETTRES

ALEXIS TOLSTOÏ

Le 26 février 1945, entre deux salves de canons annonçant les retentissantes victoires de l'Armée Rouge, Moscou célébrait avec une grande solennité les funérailles de l'un des plus grands écrivains de la Russie d'aujourd'hui : Alexis TOLSTOÏ.

Le voile qui a couvert tout ce qui se passait dans cet immense pays depuis la révolution nous a celé aussi bien des aspects de sa littérature et Alexis Tolstoï, comme les autres écrivains russes de sa génération, nous est encore mal connu. Nous savons, néanmoins, qu'il occupait une place de tout premier rang dans la Russie Soviétique et que sa popularité ne faisait que croître parmi ses concitoyens.

Alexis-Nikolaévitch Tolstoï, qui n'a qu'une parenté très lointaine avec le comte Léon Tolstoï, est né en 1882 dans une famille de la bonne bourgeoisie. Il tient de sa mère elle-même femme de lettres, un fort penchant pour la littérature , mais s'aperçoit très vite du caractère artificiel des oeuvres de l'époque, produites par un milieu d'écrivains privés de tous contacts avec le peuple. Ses premières oeuvres se ressentent de ces tendances contraires qui le travaillent.

La Révolution le fait émigrer. Mais, par son tempérament bouillant, par l'amour passionné qu'il porte à la Russie, il se sent irrésistiblement attiré vers son pays.

Il y retourne en 1920 et, après une courte période d'adaptation, s'accorde parfaitement avec le nouveau régime. Ses oeuvres connaissent un succès de plus en plus grand : pièces de théâtre, romans : l'Enfance de Niketa, Aclita, Raspoutine, etc..
En quelques années, il devient l'un des écrivains les plus en vue de l'U.R.S.S. Il publie alors les grandes oeuvres qui livreront son nom à la postérité : Pierre le Grand, prix Staline de Littérature, Le Pain et, en 1942 : Ma Patrie, recueil de nouvelles de guerre. Il y atteint un art plein de grandeur par sa sobriété, sa sincérité, son pouvoir étonnant de faire vibrer ses récits d'une vie réelle.

Mieux que les autres écrivains soviétiques, il crée l'alliance entre la jeune littérature révolutionnaire toute frémissante de vérité, d'amour pour le peuple, de simplicité et la grande tradition de ses aînés, les célèbres écrivains russes du XIXème siècle.

Nous ne connaissons encore que quelques rares extraits de l'oeuvre si importante d'Alexis Tolstoï et c'est avec une curiosité pleine d'intérêt que nous attendrons les échanges intellectuels futurs qui permettront certainement au public d'expression française de goûter les meilleurs productions de ce grand écrivain.

A.D.

PEDAGOGIE.

LA COLERE

Je n'ai pas la prétention, dans cet article, de donner des règles à suivre, non plus que de traiter la question à fond. Je veux simplement rappeler quelques conseils que l'on retrouvera d'ailleurs dans nombre de revues et publications. Il se pourrait que certains points de vue ne soient pas partagés par tout le monde. En ce cas, une controverse serait aussi intéressante qu'utile.

La colère est provoquée, chez le bébé, par la faim, la fatigue. Nous ne pouvons ramener le calme qu'en remédiant à la cause. Souvenons-nous qu'à cet âge, la colère est, avec les pleurs, une des seules manifestations de déplaisir que le bébé puisse extérioriser. Certains sujets sont, bien entendu, plus colériques que d'autres, plus personnels.

Vers deux ans, sentant ses forces grandir mais ne comprenant pas bien encore la situation dans laquelle il se trouve vis-à-vis de l'adulte, l'enfant entre dans une période de révolte, d'indépendance. Ses colères sont alors plus objectives. Elles prennent des formes plus spectaculaires : le petit trépigne hurle, se jette à terre. Il convient, dans ce cas, de l'abandonner où il se trouve. On s'éloigne, ferme la porte. L'enfant finira par implorer le retour de sa maman. Il est temps

...

alors de revenir, de le consoler. Après quelques expériences, la colère disparaîtra.

Ce traitement, très simple au fond, peut, avec de légères variantes, s'appliquer à tout le monde.....

Quant à nous, parents, observons-nous. Eduquons notre colère, maîtrisons-nous. N'oublions pas que notre influence sur l'enfance est entière, et qu'elle restera toujours très forte. Nous voyant en colère l'enfant qui n'a qu'une seule mission encore : singer, singera. C'est avec raison qu'il pensera ou dira : "Papa le fait aussi".

D'autre part, la colère est mauvaise conseillère, dit-on. En effet, elle alourdit la faute, amplifie la réaction. Il est conseillé de ne pas punir quand elle nous étreint. L'enfant, encore plein de ce que nous lui avons dit être une "mauvaise action", aura l'impression d'être soumis à des représailles.

Mieux vaut attendre une heure, un jour, en ayant soin de prévenir que le jugement aura lieu à tel moment. Pendant ce temps, réfléchissons pour mieux doser. Nous aurons tendance à punir moins fortement. Et ce ne sera que mieux. La discussion aura lieu dans le calme. La punition sera reçue avec le sentiment de la culpabilité. La méditation aura fait ses effets... de part et d'autre.

E.B.

SCIENCE.

D'aucune se méfient dès qu'ils entendent parler de science.

Ou bien c'est trop ardu, ou ça ne les intéresse pas, ou ils ne s'occupent que de choses pratiques etc... Nous n'avons nullement l'intention de faire ici l'apologétique de la science, mais seulement de jeter un coup d'oeil sur les grand problèmes qui font l'objet des sciences et sur les idées qui s'en dégagent, de nature à enrichir notre culture générale.

De tout temps, l'homme a été curieux et a essayé de pénétrer les mystères du monde qui l'écrase. Cela découle de cette soif insatiable qui pousse l'homme à connaître et à ce sujet qu'on nous permette de citer ici Leclercq : "La capacité de connaître transforme extraordinairement les conditions d'existence de l'être. Pour l'être qui ne connaît pas, rien n'existe. Il est limité à lui-même et il s'ignore lui-même. L'être connaissant, au contraire, existe pour lui-même, et, de plus, le monde déploie devant lui sa splendeur aussi loin que le porte sa faculté de connaître".

La science est abondante en révélations et en idées nouvelles, qui influencent notre comportement même et modifient notre façon de penser.

Paul Valéry, le plus pur des poètes de la langue française, possédait une culture mathématique très poussée, dont l'effet se manifeste nettement tout au long de son oeuvre (voir, à ce sujet, les études de Borel et de Rideau).

D'ailleurs, sous des angles différents, le poète et le mathématicien ne recherchent-ils pas tous deux la beauté ?

L'art du géomètre consiste à construire avec un petit nombre de signes une représentation adéquate de phénomènes physiques en apparence très complexes. L'art du poète consiste à évoquer en peu de mots des idées subtiles et des sentiments raffinés. Et le même instrument verbal, le langage, peut, moyennant certaines conventions, servir aux fins du raisonnement mathématique ou à l'élaboration de poèmes.

Donc, chez l'un et l'autre on trouve recherche de l'élégance, de la représentation, ou recherche du beau.

Un autre subtil écrivain, Anatole France, qui est peut-être le plus fin des prosateurs français, sans être de formation scientifique, éprouvait une admiration sensible pour les sciences et exprimait à peu près cette opinion : "La science sans les lettres est aride, la littérature sans les sciences est stérile" (cité de mémoire).

Qu'est-ce que la science en elle-même ?

Pour P. Boutroux, "la science est bien plus une méthode qu'un recueil de vérités objectives". Du fatras des phénomènes que nous observons que pourrions-nous retirer si ce n'est un enseignement ?

Pour prendre un exemple : Est-il bon de boire de l'alcool - ou est-ce nuisible ? Toute discussion métaphysique, toute considération morale ou sociale semble bien stérile. Pour résoudre cette question scientifiquement, on fera appel à la science médicale et sa méthode sera : l'examen de l'action de l'alcool sur l'organisme, modification de la composition du sang - effet sur le rendement du travail manuel et intellectuel etc... en un mot, une suite de mesures - de contrôles d'expériences, d'où il sera possible de tirer des arguments permettant de donner au problème une réponse soit affirmative, soit négative, avec une certaine probabilité d'être près de la vérité.

Chaque science a sa méthode de travail. La Science en tirera une méthode générale qui, l'expérience le prouve, a donné plus de résultats que les vaines cogitations auxquelles s'adonnaient les philisophes du XIXème siècle.

Au

Au point de vue philosophique, on peut dire que le XXème siècle a vu naître une philosophie scientifique reposant sur des bases sérieuses et qui n'est plus, comme autrefois, un obstacle à l'essor des sciences.

Quant à la valeur morale de la science, en ce qui concerne les applications néfastes des découvertes, il s'agit là d'une question psychologique, c'est-à-dire qui dépend de la nature de l'homme et que Rabelais résumait en cette formule lapidaire : "Science sans conscience n'est que ruine de l'Ame".

DECERF.

ETUDES.

LA DIVISION DU TRAVAIL ET LA CONSCIENCE PROFESSIONNELLE DES TRAVAILLEURS.

Nous vivons à l'époque des grandes entreprises où la division du travail est très poussée. On peut, subjectivement, le regretter ; mais un fait est plus fort qu'un Lord-Maire, comme dit le proverbe anglais.

Les travailleurs qui, du premier janvier à la Saint Sylvestre, et durant de longues années fait toujours la même partie d'un travail, cesse très rapidement de s'y intéresser; il se sent devenir un rouage que l'on peut remplacer sans inconvénient : il cesse de se croire indispensable et, par voie de conséquence, met en doute l'utilité de ce qu'il fait.

L'artisan du moyen-âge qui possédait ses outils, ses matières premières, qui vendait lui-même le produit de son travail au consommateur, attribuait sans doute à son métier la valeur d'un gagne-pain, mais aussi s'y intéressait ; il avait l'orgueil de sa profession. De nombreuses chansons de l'époque en sont la preuve.

Le manoeuvre qualifié qui fixe toujours les mêmes vis à la même partie d'une auto ou l'employé qui porte des comptes-courants, ne retire de son travail ni joie, ni intérêt. C'est strictement un gagne-pain, que souvent il n'a pas choisi, si ce n'est en fonction des ressources qu'il en retire. Le travail a d'ailleurs pratiquement disparu du roman contemporain, alors qu'il a une influence très grande sur la psychologie de l'homme (Nous pouvons en excepter la littérature américaine et soviétique). Je ne puis m'empêcher d'avoir devant les yeux certains gags de Charlie Chaplin, dans les "Temps Modernes" ou de rappeler ce collègue qui prétendait qu'en période de capitalisation, en sortant de la Caisse, il multipliait par 3 tous les nombres que le hasard lui mettait sous les yeux : le numéro du tram, celui de sa maison, etc...

Il n'est cependant pas possible de penser sérieusement que le monde puisse retourner en arrière : notre vie est basée sur la productivité formidable que permettent les grandes entreprises ; les avantages économiques, militaires et même politiques qu'en retirent les nations font que les souhaits formulés par quelques individualités même marquantes ne serviront jamais que d'ornements à des anthologies ou de témoins de notre époque.

Il faut donc accepter cette situation, comme un fait acquis, en y apportant les correctifs nécessaires pour rendre supportables les nombreuses heures que l'homme consacre à un travail qui en lui-même, manque d'intérêt. Cela est nécessaire et pour l'homme et pour la société.

Le premier système imaginé par les chefs d'entreprise pour inciter le travailleur à maintenir et même à augmenter sa productivité, est le salaire aux pièces et à primes. Ce mode de paiement est, en général, médiocrement goûté de la part des travailleurs pour des raisons souvent pertinentes qui n'ont pas leur place dans cet article. Il est en tous cas sans effet sur la conscience professionnelle du travailleur.

Mal payé, l'homme ne s'attache pas à son travail ; il s'efforce d'en trouver un autre plus rémunérateur, ou de faire le soir des travaux qui suppléeront à l'insuffisance du salaire quotidien ; il limitera donc son effort dans la journée.

Il faut convaincre le travailleur de l'importance de sa production, l'y intéresser, non pas limiter son horizon à son travail étroit mais au contraire lui montrer l'ensemble de la production à laquelle il participe.

Je crois que, dans une usine cela est relativement facile; il voit chaque jour des produits finis. Même s'il n'a fixé que quelques boulons à une voiture, le fait que la voiture est élégante, qu'elle fonctionne bien, qu'elle se vend bien, peut éveiller son intérêt. Dans les banques, les assurances, les administrations, c'est plus difficile ; rien de concret n'est produit. A première vue, tout se résume pour la majorité des employés à aligner des chiffres, abstraction par excellence.

Si l'on veut que le travailleur s'intéresse à sa besogne il faut lier son travail à l'ensemble de l'activité de l'administration et celle-ci à la vie du pays. Il faut le tenir continuellement au courant de tous les problèmes qui se posent, l'intéresser à y apporter des solutions, le prendre et le respecter comme un collaborateur estimé et indispensable. La qualité de son travail s'en trouvera d'ailleurs améliorée car il en aura ainsi la portée exacte ; l'expérience prouvera que veiller à la qualité du travail a autant , sinon plus d'importance que surveiller la quantité.

Le travailleur est un homme. En faisant de lui un exécutant à responsabilité limitée, on le force à porter son acti-

tivité, son attention à autre chose qu'à son travail qui devient ainsi une préoccupation accessoire.

Pour y remédier, il faut montrer la part prise par lui dans les résultats acquis, l'intéresser à la gestion de l'entreprise. Les responsabilités doivent être réparties par une décentralisation qui doit aller de pair avec une lutte constante contre la spécialisation sans vue d'ensemble et la routine.

Si nous voulons un redressement de la conscience professionnelle dans un monde où la valeur humaine est moins estimée que les valeurs en portefeuille, il importe que ce soit l'homme qui soit présent sur le lieu de travail.

Et ceci est moins littéraire que cela n'en a l'air.

L.N.

A TRAVERS LES LIVRES

Une revue bibliographique belge publie les résultats d'une enquête sur les lectures en Belgique et particulièrement à Bruxelles.

Les auteurs les plus lus sont, parmi les français : Duhamel et Mauriac, suivis de près par Gide, Malraux, Aragon, Maurois, Colette, Claudel, Saint-Exupéry, Giraudoux et Larbaud.

Chez les Anglo-Saxons, Cronin, Mazo de la Roche, Bromfield, les soeurs Brontë, Pearl Buck, tiennent la grande vedette. Heningway, Steinbeck, Faulkner, Shaw, Morgan, Huxley ont aussi de nombreux lecteurs.

Moins heureuses que leurs deux grandes rivales, les autres littératures sont moins demandées. Néanmoins, les russes : Ehrenbourg, Gorki, Tolstoï, les allemands : Remarque, Ludwig, Zweig et Rilke, les nordiques : Undset, Munthe et Lagerlöff ont été cités fréquemment.

Ces considérations nous révèlent, à côté d'un certain snobisme, un appétit marqué pour la bonne lecture et un niveau intellectuel assez élevé chez le lecteur moyen.

\- - -

L'époque troublée et mouvementée que nous vivons ne manque pas de susciter l'intérêt des grands reporters qui parcourent le monde cherchant à dégager la signification des événements dont ils sont témoins.

C'est ainsi que le journaliste belge, Albert Bouckaert est

parti pour les Etats-Unis, peu après la libération. Dans "Un Autre Monde", il nous fait vivre le voyage qu'il a effectué là-bas. Reportage saisissant, intéressant au plus haut point, sur ce pays gigantesque, responsable pour une part importante des destinées futures de l'Humanité.

Peter Fraxa, dans "Bagdad, Chemin de Normandie" décrit les pays enchanteurs du Proche-Orient, où il a mené, pendant des mois , une existence à la fois exaltante et dangereuse, faisant la guerre secrète et diplomatique.

"La Campagne de Tunisie", de John d'Arey-Dawson, rappelle les journées mémorables du premier grand débarquement allié, qui souleva tant d'enthousiasme.

Dans le rayon des romans "Nuits sans Lune", de John Steinbeck, se rattache encore à la grande tourmente que nous venons de traverser. C'est le roman de la résistance dans les pays occupés, roman sincère, où l'auteur salue avec émotion l'héroïsme de tant de milliers de combattants de l'ombre.

"La Grande Vallée" du même romancier, est une oeuvre toute différente. C'est un recueil de quinze nouvelles que Steinbeck dédie à sa vallée et où il témoigne de la même maîtrise que dans ses romans.

"Et l'Acier fut trempé", de l'écrivain russe Nicolas Ostrowski vibre de toute la passion révolutionnaire, de tout l'idéal qui ont animé les pionniers des premières années du régime soviétique.

Parmi les études littéraires, relevons :

"André Gide" de Jean Hytier, qui nous fait pénétrer dans les secrets de l'esprit du Maître.

"L'Epoque Réaliste et Naturaliste" de R. Dumesnil, foisonne de documents et anecdotes sur ces années d'intense activité littéraire qui ont vu le triomphe du roman.

Enfin, Henri Troyat, dans son étude magistrale sur "Pouchkine" met en lumière tous les détails de la vie, du caractère et de l'oeuvre du grand écrivain russe.

A.D.